

## HISTOIRE D'UNE PIPE.

## CHAPITRE XXII.

*Un enrôlement volontaire au XVI<sup>e</sup> siècle.*

—Et il t'en donnera bien davantage quand tu seras général, comme je vois à ta physionomie que tu le deviendras, poursuivit le chef en se mordant la moustache.

—Que faut-il faire pour cela ?

—Rien que signer ton nom sur ce registre.

—Je ne sais pas écrire.

—J'écrirai pour toi, camarade, en présence de ces braves, et tu n'auras qu'à faire une croix au-dessous du nom. Allons, un verre de bière et décide-toi.

—André avala le verre de bière sans se faire prier, mais il hésitait pour signer, malgré les instances de ses compagnons.

—Combien me donnera l'empereur ? dit-il enfin.

—Une pièce d'or dès à présent, une forte paie tous les jours, et dans six ans, une bourse de dix pièces d'or pour acheter une terre dans ton pays, répondit le brigadier.

—Une pièce d'or ce soir ? L'empereur est donc ici ?

—Eh ! non, c'est moi qui paie pour lui. Qu'as-tu peur ? s'écria le raccoleur. Tu crois peut-être que je te trompe ; tiens, la voici d'avance.

—Et il jeta la pièce sur la table.

—Signe ! signe ! crièrent les nouvelles recrues.

—André empocha la pièce en feignant de ne pas remarquer qu'elle était fausse, et quand le lansquenet obligé eut écrit sur son registre : Michel Stubner, le faux charpentier traça une croix au-dessous de son faux nom.

—Il était sauvé.

—L'échappé de la Val-Grün, le novice apostat ; devenu lansquenet du connétable de Bourbon, n'avait plus rien à craindre des hommes.

—Du reste, le soldat était digne de son général.

## CHAPITRE XXIII.

*Le traître.*

—Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et d'Italie, souverain des Pays-Bas et du Nouveau-Monde, l'homme le plus puissant de son siècle, était aussi le plus fourbe et le plus ambitieux.

—Sa politique fut un long mensonge, sa religion une hypocrisie calculée. Empereur très-catholique, il fit au Pape une guerre acharnée et envoya contre Rome une armée de bandits huguenots qui, en cruauté et en sacrilèges, laissèrent loin derrière eux les barbares païens de Genséric et de cet autre sauvage qu'on appela le fléau de Dieu, Attila, qui se vantait que là où avait passé son cheval l'herbe ne pouvait plus repousser.

—Charles de Bourbon, prince du sang, connétable de France, général de Charles-Quint, était, lui, un traître et un infâme.

—De prétendus historiens libéraux ont pris à tâche de rehabiler la mémoire du Français indigne qui se vendit à l'Espagne et tourna contre la France l'épée qu'il avait reçue pour la défendre.

—Une pareille justification, venant de tels hommes, afflige mais n'étonne pas. Quand on hait sa religion, on n'aime pas son pays, cela est l'ordinaire quoi qu'ils en disent. Voltaire, le chef des insulteurs de Dieu, insulta aussi la France et osa violer la mémoire de Jeanne d'Arc, la vierge martyre. Ceux qui essaient de jeter la boue de leurs injures à la face du Christ et poussent leur folie anti-chrétienne jusqu'à se faire les apologistes de Judas et de Satan, ne peuvent pas comprendre le patriotisme et la foi au serment.

—Laissons les traîtres s'aimer entre eux, mais reconnaissons qu'en fait d'impudence et d'impudeur,

l'école des libres penseurs a dépassé les bornes du possible.

—Quant à nous, qui nous faisons gloire d'être catholiques et Français, qu'il nous soit permis de penser que, pour venger une injure reçue d'une femme, Bourbon n'avait pas le droit de trahir son pays et encore moins de livrer Rome au pillage sacrilège et à l'incendie. Entre l'Évangile qui dit : "Rendez le bien pour le mal," et la philosophie païenne qui proclame que "la vengeance est le plaisir des dieux," Bourbon avait à choisir. Il préféra la devise des philosophes : ceux-ci sont dans leur droit en le soutenant, nous dans le nôtre en flétrissant sa conduite.

—Depuis longtemps la France et l'Espagne se disputaient l'Italie. L'ambition des rois des deux pays avait fait couler bien du sang quand la guerre, un instant apaisée, recommença avec fureur entre François Ier et Charles-Quint.

—Le roi d'Espagne, maître de l'Autriche et des Pays-Bas, avait pour alliés les Italiens, trompés par ses artifices et les Anglais, toujours jaloux de notre puissance.

—La France, comme cela lui est arrivé souvent, était seule contre l'Europe coalisée, mais son isolement ne l'effrayait pas ; elle avait confiance dans sa force, dans la bravoure de son roi et dans les talents du duc de Bourbon, connétable ou, ce qui est la même chose, généralissime de ses armées.

—Celui-ci n'avait pas encore levé le masque. Paraissant plein de dévouement à la cause de la royauté, il traitait secrètement avec l'empereur et avec le roi d'Aegleterre. Pour sa part de trahison il s'était réservé le Dauphiné et la Provence, dont il comptait former, avec ses domaines, l'ancien royaume d'Arles ; Charles-Quint aurait eu la Bourgogne, la Champagne et la Picardie ; Henri VIII, tout ce qui avait appartenu aux Plantagenets. Un tiers du sol eut été espagnol, un tiers anglais. Le nom de la France devait être effacé.

—Jamais seigneur féodal n'avait tramé un si grand crime ! Il n'est pas d'injustice ou d'ingratitude royale qui puisse l'excuser.

—Le roi, dit M. Lavallée, ne se doutait de rien et continuait ses apprêts de guerre avec activité. Il avait dirigé vingt-cinq ou trente mille hommes sur les Alpes et il partit lui-même pour en prendre le commandement. Il apprit en route le complot du connétable, alla le trouver à Moulins et lui demanda sa parole qu'il n'avait pas d'engagement avec l'empereur. Le traître la donna et promit de suivre le roi ; mais il s'enfuit secrètement et passa en Italie.

—La guerre éclata aussitôt dans la péninsule ; les Français qui s'y trouvaient, accablés par le nombre, reculèrent en combattant jusqu'à Ivree.

—Bayard, le chevalier chrétien et Français par excellence, commandait l'arrière-garde. Déjà l'armée touchait aux Alpes et allait franchir cette barrière sans avoir éprouvé de grandes pertes, quand une balle vint frapper le héros qui protégeait sa retraite.

—Tombé de cheval et se sentant mortellement blessé, Bayard voulut mourir comme il avait vécu, "sans peur et sans reproche." Il se fit asseoir au pied d'un arbre, le visage tourné contre l'ennemi et baisant la croix qui servait de poignée à son épée.

—Ce fut dans cette noble attitude que Bourbon le rencontra : il avait été son frère d'armes et voulut lui témoigner sa pitié.

—Monsieur, lui répondit Bayard, il n'y a point de pitié en moi, car je meurs en homme de bien, mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre prince, votre patrie et votre serment."

—Une heure après, le chevalier rendait à Dieu sa belle âme et léguait aux soldats français l'exemple de la foi la plus vive unie à la plus grande intrépidité.

—Effrayés de la résistance inattendue de leurs ennemis, les impériaux n'avaient pas osé continuer leur poursuite. Charles-Quint songeait même à faire la paix avec son rival, mais Bourbon voulait se venger. Il promit à l'empereur, qui le crut, de le faire reconnaître roi de France, et excita si bien son ambition que celui-ci, changeant de résolution,

remit entre les mains du traître le commandement de son armée.

—Le 7 juillet 1524, Pescara et Bourbon envahissaient la Province, et quelques jours après, arrivaient devant Marseille.

—Le duc s'était vanté que l'effroi qu'inspirait son nom lui livrerait facilement toutes les villes. Mais, quoiqu'ils ne fussent pas Français, depuis longtemps les Marseillais étaient de braves et fidèles citoyens. Bourbon trouva les portes fermées et la population en armes sur les murailles. Il ne douta pas cependant qu'ils ne se rendissent bientôt et fit asseoir son camp tout auprès de la ville. Pescara, son collègue, avait des craintes sur le succès de l'expédition.

—Le lendemain, pendant qu'il discutait sur l'opportunité du siège avec le duc, un grand bruit de cloches se fit entendre tout-à-coup dans la ville.

—Qu'est cela ? demanda le général italien.

—Probablement les clefs que ces manants m'apportent, répartit fièrement le connétable.

—Au même moment la table sur laquelle il avait déployé ses plans de campagne vola en éclats et un boulet troua la tente en sifflant.

—Voici de singulières clefs, s'écria Pescara. Je crains bien que vos manants ne nous en envoient d'autres.

—Il ne se trompait pas.

—Bourbon, furieux, commanda l'assaut. Dix fois les Espagnols furent repoussés dans l'espace de quarante jours. La résistance des assiégés fut héroïque, les hommes ne quittaient pas le rempart, les femmes et les enfants travaillaient à réparer les brèches et apportaient vivres et munitions. La population toute entière se couvrit de gloire. Le roi de France eut le temps de réunir une armée et de la mener au secours de sa bonne ville.

—Bourbon ne l'attendit pas.

—A la nouvelle de son approche, il leva le siège, fit jeter ses canons à la mer, brûler ses bagages et avec son armée démoralisée prit le chemin de l'Italie par Nice.

—La retraite des Espagnols fut tellement précipitée que bientôt elle devint une véritable déroute. Vivement poursuivis par les Français, battus dans tous les engagements, ils ne purent ni défendre les passages des Alpes, ni tenir derrière l'Adda et évacuèrent Milan pour se disperser.

—Deux mois plus tard, de cette armée, qui devait conquérir la France, il restait si peu de chose que les Italiens, railleurs, écrivaient sur leurs murs de leurs villes :

*"Une armée espagnole a été perdue entre Marseille et Milan, l'empereur Charles promet une honnête récompense à qui la lui rapportera."*

—C'en était fait des impériaux si François Ier, dont chaque étape avait été marquée par un triomphe, eût marché sur Lodi, dernier refuge de quelques bataillons désorganisés ; mais il voulut emporter de force la ville de Pavie, défendue par le brave Antoine de Leyva. La place était forte, la garnison valeureuse : elle refusa de se rendre et repoussa un premier assaut.

—Le roi de France s'entêta à s'emparer de ce mauvais poulailler, comme disait Anne de Montmorency, dans lequel une poignée d'hommes bravait une armée victorieuse ; il en forma le blocus et, en attendant l'arrivée de sa grosse artillerie de siège, assit son camp dans le parc, à jamais célèbre, de la Grande-Chartreuse, d'où il ne devait plus sortir que prisonnier de l'empereur.

—Les généraux de Charles-Quint se hâtèrent de profiter de la trêve inespérée que leur accordait si imprudemment leur vainqueur et, laissant à Lannoy le commandement des débris de leurs troupes, destinés à former le noyau d'une nouvelle armée, ils se séparèrent pour recruter, chacun de son côté, des soldats.

(A continuer.)